

Il dit que le château appartenait à un agent de change de Paris, qui venait de le mettre en vente. C'était M. Clairvaux. Il avait épousé une demoiselle, dont le frère était un beau jeune homme, de qui on lui avait dit beaucoup de bien ; puis il me demanda si je n'avais pas été au collège avec Gersol. Sous le regard interrogateur de Rose, je ne me sentis pas le courage d'un inutile mensonge. M. Laval nous dit enfin qu'il n'était pas impossible que Gersol, aimant son pays plus que M. Clairvaux, achetât le Château de Carillan et qu'il devait prendre un parti à ce sujet selon que le domaine serait plus ou moins recherché. Cette nouvelle me remplit d'angoisse pour Julien.

Quant à Rose, elle paraissait réfléchir profondément. Elle fit encore quelques questions à M. Laval.

— On dit que les chemins y sont affreux ?

— Par exemple ! fit le notaire, je suis allé en voiture jusqu'au château, à l'occasion même de la vente. Les chemins de Carillan sont aussi beaux que les nôtres. M. et M<sup>me</sup> Clairvaux y vont et viennent avec leur calèche de Paris.

Rose demanda ensuite quel pouvait être le prix du domaine. Il était assez modéré, Carillan étant une vieille construction dans un pays isolé.

A l'intérêt que trahissaient les questions de ma sœur, en la voyant demeurer ensuite silencieuse et pensive, je tremblai qu'elle n'eût plus rien à apprendre. Tout intelligente et bonne que fût Marguerite, elle était étonnée, presque contrariée de ce silence. Elle cherchait à distraire Rose et le faisait même d'une manière assez mutine.

— Comme te voilà sérieuse et triste ! lui dit-elle enfin étourdiment ; à quoi penses-tu donc ?

— A quoi pensais-tu, quand tu étais à Dampierre ? répondit ma sœur, un peu vexée.

— Oh ! j'étais bien malheureuse ! fit Marguerite, avec un